

THE OLD OAK



FESTIVAL DE CANNES
COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

THE OLD OAK

UN FILM DE
KEN LOACH ET PAUL LAVERTY



FESTIVAL DE CANNES
COMPÉTITION
SÉLECTION OFFICIELLE 2023

THE OLD OAK

UN FILM DE
KEN LOACH ET PAUL LAVERTY

1h53 - Royaume-Uni - 2023 - 1.85 - 5.1

AU CINÉMA LE 25 OCTOBRE

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet - 75017 Paris

tél : 01 44 69 59 59

www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

Laurence Granec

Vanessa Fröchen

presse@granecoffice.com



SYNOPSIS

TJ Ballantyne est le propriétaire du “Old Oak”, un pub situé dans une petite bourgade du nord de l’Angleterre.

Il y sert quotidiennement les mêmes habitués désœuvrés pour qui l’endroit est devenu le dernier lieu où se retrouver.

L’arrivée de réfugiés syriens va créer des tensions dans le village. TJ va cependant se lier d’amitié avec Yara, une jeune migrante passionnée par la photographie.

Ensemble, ils vont tenter de redonner vie à la communauté locale en développant une cantine pour les plus démunis, quelles que soient leurs origines.

NOTES DE PAUL LAVERTY

SCÉNARISTE

Il s'agit du film le plus difficile qu'on ait fait ensemble – ou, en tout cas, c'est mon impression.

Il y a un peu plus de quatre ans, Ken, Rebecca et moi envisagions de nous atteler à un troisième projet situé dans le nord-est de l'Angleterre.

On ne s'en doute pas une fois que le film est achevé, mais au départ – et à plusieurs reprises au cours du tournage –, la fabrication d'un film est beaucoup plus fragile qu'on ne pourrait le penser, vu de l'extérieur. C'est toujours un pari risqué.

Comme à chaque fois, nous avons rencontré des personnes brillantes et généreuses qui vous transmettent leur bienveillance et qui vous inspirent.

Les anciens villages miniers sont sans comparaison. Au cours de l'un de mes premiers séjours sur place, j'ai eu la chance d'y rencontrer le pasteur John Barron, devant sa magnifique église – un bâtiment historique – qui surplombe le village perché sur une colline. Plus tard, ce jour-là, un enterrement devait avoir lieu. Une jeune mère avait accompagné son fils à l'école, puis elle était rentrée chez elle et s'était pendue. Cette image, et la vision de ses dernières heures m'ont longuement hanté – comme elles ont hanté Ken lorsque je lui ai raconté cette histoire.

J'ai rencontré une autre femme, âgée, qui m'a parlé de plusieurs jeunes femmes qui s'étaient suicidées.

Alors que j'ai parcouru plusieurs de ces villages, j'ai été saisi en discutant avec les habitants les plus âgés qui étaient mineurs ou qui avaient des mineurs parmi leurs proches. Je me souviens notamment d'une infirmière, qui avait plus de 90 ans, et qui soignait les blessés (dont le père d'un de ses voisins, qui vivait toujours à côté de chez elle) suite à la catastrophe minière d'Easington de 1951 où 83 mineurs avaient trouvé la mort. Des témoignages vibrants comme le sien – et de ceux qui avaient participé à la grande grève des mineurs de 1984 – étaient emblématiques d'un sens profond de la solidarité, de cohésion sociale et d'une vision politique qui tranchent nettement avec le désespoir qui caractérise beaucoup de gens à l'heure actuelle.

Il était manifeste que le « passé » devait être un personnage de notre film.

Tandis que je sillonnais ces villages, et que je m'entretenais avec les habitants, jeunes ou vieux, je m'interrogeais sur la vie intérieure et spirituelle des plus anciens, comparé au sort tragique de cette jeune mère qui s'était suicidée. Comment la solidarité communautaire, dont témoignent formidablement les soupes populaires pendant la grève des mineurs, a-t-elle pu se désagréger pour aboutir à l'isolement et au désespoir ?

D'autres questionnements ont émergé lorsque Ken et moi nous sommes vus. Comment est-ce que la classe ouvrière qui, autrefois, était organisée et disposait d'un syndicat militant avait pu donner lieu au monde de Ricky, protagoniste

de SORRY WE MISSED YOU, qui s'était converti à l'idéologie libérale et qui se considérait maître de son destin, alors même qu'il était esclave d'une appli mesurant sa productivité à tout instant ? Comment Daniel Blake, personnage du film éponyme, pouvait-il finir seul, maltraité et pris pour cible par la brutalité systématique de la bureaucratie de notre administration qui s'en prend aux personnes les plus vulnérables ? Le sort subi par Ricky et Daniel Blake n'est pas le fruit du hasard, mais a été provoqué par une succession de choix politiques.

Comment faire vivre le passé à l'époque actuelle, dans ce film ?

Tandis qu'on parcourait ces villages, il nous apparaissait clair que les infrastructures étaient en train de se désagréger : les magasins fermaient leurs portes, tout comme les piscines, les salles paroissiales, les bibliothèques, mais ce qui était encore plus frappant, c'était le nombre de pubs qui étaient vides ou qu'on démolissait. Tous ces phénomènes reflétaient des bouleversements qui affectaient l'économie depuis la grève des mineurs de 1984.

Pourquoi ne pas faire d'un vieux pub – le dernier du village, menacé de fermeture – un personnage à part entière ? Il s'agit du dernier espace public encore en place, lié au passé, mais qui est un territoire aujourd'hui disputé. Il nous a semblé que le pub du Old Oak puisait ses racines dans le passé et que cela pouvait nous permettre de dénouer bien des conflits et des contradictions de l'époque actuelle.

J'ai retrouvé un vieux carnet de notes où j'avais griffonné « Tommy Joe Ballantyne a perdu la foi. » Je ne sais plus comment ce personnage fictif a émergé mais j'étais ravi de le redécouvrir. TJ avait toute sa place dans THE OLD OAK. Le film soulève la question de savoir pourquoi TJ a perdu la foi et suggère celle, plus importante encore, de savoir s'il peut retrouver l'espoir.

Dans l'un des villages, j'ai aperçu un vieil homme d'origine syrienne arpenter les rues. Il était habillé de manière traditionnelle et c'était presque surréaliste de le voir passer à côté de jeunes en survêtements avec de gros chiens. Il semblait coupé du monde – et c'était difficile de ne pas se dire que ce pauvre homme avait dû être traumatisé par la guerre en Syrie.

Nous avons rencontré des familles syriennes formidables dans le nord-est de l'Angleterre et en Écosse qui ont eu la générosité de nous raconter leur histoire et qui nous ont encouragés dans notre démarche.

Étant donné que le logement, dans la plupart des anciens villages miniers, est extrêmement bon marché – les logements ont souvent été rachetés au cours d'enchères en ligne –, de nombreuses familles syriennes et originaires du Royaume-Uni, mais pas de la région du nord-est, ont fini par habiter ces villages.

Nous avons également appris, grâce à des militants du coin, que les autorités d'autres régions du pays avaient négocié avec des propriétaires fonciers des anciens villages miniers et y avaient transféré certains de leurs locataires – dont beaucoup souffraient de graves problèmes –, sans en avertir les autorités compétentes. Nous avons entendu parler de ces politiques brutales

au moment du tournage de MOI, DANIEL BLAKE, et c'est pour cela que le personnage de Katie se retrouvait à Newcastle. Bien d'autres directions régionales irresponsables font la même chose, et se débarrassent de leurs problèmes en les transférant à d'autres au lieu de mettre en place une stratégie cohérente destinée à les résoudre. Les prisons faisaient aussi la promotion de ces logements bon marché, dans les anciens villages miniers, auprès des détenus.

Il ne faut pas s'étonner si beaucoup d'habitants de la région se sont sentis floués en étant convaincus qu'on leur faisait supporter injustement ce fardeau sans pour autant être soutenus. C'est un terrain fertile que l'extrême-droite continue d'exploiter pour y répandre son poison. Il aurait été plus facile, et sans doute plus mélodramatique aussi, d'intégrer cette problématique à notre histoire, mais on s'est dit que c'était beaucoup plus riche et éclairant d'imaginer un personnage comme Charlie. Comment Charlie, qui est un homme honnête, intégré à sa communauté, se laisse-t-il atteindre à ce point par le contexte et fait-il de tels choix ? Une situation qui nous renvoie à la question centrale de savoir comment le désespoir, l'injustice et le sentiment d'impuissance ont une incidence sur la manière dont on se considère les uns les autres. Comment ce contexte peut-il déboucher sur la peur et la haine ?

Comment une communauté traumatisée réagit-elle lorsqu'elle se retrouve à en côtoyer une autre ? Nous avons décidé d'aborder une autre question qui nous fascinait. C'est ainsi que nous avons eu l'idée du personnage de Yara qui nous permet de débiter l'histoire. Il faut avoir la curiosité de regarder autour de soi et de comprendre. Nous avons rencontré des gens épatants dans les villages qui ont eu cette attitude avec les réfugiés

syriens qui venaient d'arriver, ce qui nous ramène à la question éternelle de l'espoir : quelle en est la source ? Et comment alimenter ce moteur du changement ?

L'espoir est un thème qui nous a occupés dès nos premières discussions autour du projet en 2019. En réalité, il s'agit d'un enjeu qui nous obsède depuis nos toutes premières collaborations au début des années 1990. Ce qui me ramène au 17 juin 2022, alors que nous tournions une scène dans la sublime cathédrale de Durham – c'est une journée gravée à tout jamais dans ma mémoire. D'autant plus que Ken fêtait ce jour-là ses 86 ans.

Ce qui suit ne relève pas de notes de production classiques, mais comme il s'agit de notre dernier film avec Ken, je tiens à ajouter ces propos qui me tiennent à cœur.

Nous avons tourné ensemble dans plusieurs régions du monde et avons été invités dans de nombreux festivals et débats de toutes sortes. J'ai vu Ken travailler dans des conditions extrêmement difficiles – je l'ai vu malade au Nicaragua à l'époque de notre premier projet et, le tout dernier jour du tournage de THE OLD OAK, près de trente ans plus tard, je l'ai vu tenter de tourner une séquence spectaculaire entre deux averses orageuses tout en cherchant à respecter le plan de tournage. Qu'il s'agisse d'enfants ou de ministres, il a toujours traité tout le monde avec la même bienveillance et un humour tout en douceur. Il est animé de fortes convictions politiques et n'hésite pas à affronter ses adversaires politiques sans tergiverser – mais je l'ai toujours vu, même lorsqu'il était épuisé, s'adresser aux gens – quelles que soient leur couleur politique, leur origine ethnique ou leur orientation religieuse – avec le plus grand respect. C'est dans son ADN et c'est un formidable exemple.



Un dernier mot. La réalisation d'un film, même quand on est entouré par la meilleure équipe au monde, est un exercice solitaire. C'est pire qu'un écrivain face à l'angoisse de la page blanche. Il y a un moment où on doit décider de se jeter à l'eau ou pas. L'équipe attend et la plupart des regards sont braqués sur vous. Après la pandémie, il aurait été plus simple pour Ken de décliner le projet de THE OLD OAK qui était un formidable défi. Nous avons passé plusieurs mois à travailler et à sillonner

la région du nord-est même lorsque le film était encore à l'état de projet. Le casting a pris plus de six mois et s'est révélé difficile, avant même la prépa et le tournage. Par moments, lorsqu'il rentrait à l'hôtel à 23h, je craignais que cet emploi du temps éprouvant, qui aurait été difficile à supporter pour quelqu'un d'une trentaine d'années, ne soit insurmontable pour lui. Je suis certain qu'il s'en est sorti grâce à ses convictions politiques. Cela le ferait sans doute sourire de savoir que je cite

Saint-Augustin, qui a vécu il y a plus de 1500 ans, et qui disait que l'espoir a deux très belles filles. La première est la colère face à la situation telle qu'elle est. La seconde est le courage nécessaire pour changer cette situation. Il y a consacré toute sa vie de cinéaste. Un homme si frêle porteur d'un si grand courage.

ENTRETIEN AVEC KEN LOACH

RÉALISATEUR

Comment est né THE OLD OAK ?

Nous avons tourné deux films dans le nord-est de l'Angleterre qui parlaient de gens pris au piège d'une société fragmentée. De manière inéluctable, ces deux films se terminaient tragiquement. Et pourtant, nous avons rencontré là-bas beaucoup de gens d'une grande force et générosité qui réagissaient avec courage et détermination face à l'adversité actuelle. Il nous semblait que nous devions tourner un troisième film qui s'en ferait l'écho, sans pour autant minimiser les difficultés auxquelles les habitants font face et les épreuves traversées par la région au cours des dernières décennies. Il y avait donc matière pour une autre histoire, plus consistante, si seulement nous parvenions à la raconter.

L'un des points de départ était la réalité d'une région qui a été abandonnée. L'activité industrielle – construction navale, sidérurgie, industrie minière – avait disparu et rien ou presque ne l'a remplacée. La plupart des villages miniers, autrefois prospères et fiers de leurs traditions de solidarité, d'activités sportives et culturelles régionales, ont été laissés à l'abandon par les politiques, conservateurs et travaillistes confondus. Nous nous sommes rendu compte que les gens n'attendaient plus rien des conservateurs, mais l'échec du Parti travailliste était fustigé – sur l'air de « ils n'ont rien fait pour nous » - alors qu'il s'agit d'une terre travailliste, dont Tony Blair et Peter Mandelson ont été députés. Cela n'avait rien, absolument rien, changé à l'affaire.

Ces villages ont tout simplement été livrés à eux-mêmes. Beaucoup de familles ont quitté la région, les magasins ont fermé, tout comme les écoles, les bibliothèques, les églises et la plupart des lieux publics. Lorsqu'il n'y a plus eu de travail, et que l'espoir a disparu, la frustration, le désespoir et un sentiment d'ostracisme ont grandi. De manière inquiétante, l'extrême-droite s'est renforcée.

Des communes de régions plus riches ont transféré des habitants vulnérables et défavorisés – considérés comme « personnes à problèmes » et tributaires d'allocations logement pour payer leur loyer – vers des villages où le logement était bon marché. Il était inévitable que des conflits éclatent.

Et puis, un autre phénomène s'est produit. Le gouvernement a fini par accepter d'accueillir des réfugiés fuyant la guerre atroce qui se déroule en Syrie. On en a accueilli moins que dans la plupart des pays européens, mais il fallait bien leur trouver un port d'attache. Là encore, il n'a pas fallu s'étonner que le nord-est en accueille davantage que toute autre région. Pourquoi ? Parce que le logement y est bon marché et que les grands médias ne s'y intéressent nullement.

Paul a appris ce qui s'était passé, au départ, lorsque des familles syriennes étaient arrivées sur place, et on a commencé à se dire qu'on tenait le sujet de notre film. Mais il fallait d'abord qu'on comprenne ce qui s'était vraiment passé. Il y avait deux communautés vivant l'une à côté de l'autre, souffrant toutes les deux de graves problèmes,

mais dont l'une avait subi un traumatisme – fuir une guerre d'une cruauté inimaginable – et qui pleurait désormais ses morts et s'inquiétait terriblement pour tous ceux qui étaient restés sur place. Ils étaient étrangers dans un pays qu'ils ne connaissaient pas. Est-ce que ces deux communautés pouvaient cohabiter ? Les réponses sont forcément contradictoires. À une époque aussi sombre, comment trouver l'espoir ?

C'était une question difficile et Paul, Rebecca et moi nous sommes dit qu'on devrait rechercher une réponse.

Comment est-ce que ces réflexions initiales ont abouti aux personnages et à l'intrigue de THE OLD OAK ?

Avec Paul, nous avons cherché à envisager un contexte plus large. Et puis Paul nous a suggéré de nous attacher à un pub qui s'appellerait The Old Oak. Le propriétaire des lieux, TJ, incarnerait le conflit, en sachant que le pub a joué un rôle actif au sein de la communauté mais qu'il traversait désormais une période de grandes difficultés. Les films parlent de relations entre êtres humains et Paul a imaginé une femme syrienne qui enseignait l'anglais dans des camps de réfugiés où elle travaillait aux côtés de bénévoles internationaux, puis apprenait de manière autodidacte à devenir photographe. Ces expériences élargissent son point de vue sur le monde. Son amitié avec TJ est au cœur de l'intrigue.

Comment avez-vous élaboré les personnages qui vivent au village - ceux qui rejettent les réfugiés ?

Comme toujours, nous avons recueilli des témoignages et nous en sommes imprégnés. Après avoir passé des années à nous intéresser à des conflits sociaux et à des luttes, nous savons à quoi nous attendre, mais le déroulement précis des événements et la réaction exacte des gens sont toujours révélateurs. Ce qui nous a frappés, c'est que chaque point de vue comporte une part de vérité. Seul problème : qu'est-ce que les gens retiennent de ces vérités ? Il faut attendre longtemps avant d'obtenir un rendez-vous médical - à qui la faute ? À l'école, les classes sont surchargées - qui est responsable ?

Il n'y a pas de méchants absolus ici. Un sentiment d'injustice peut pousser les gens vers les extrêmes, mais leur comportement est toujours motivé par une certaine logique. Si on passe à côté de cette dimension, on appauvrit la dramaturgie. Ce village fait partie d'une communauté plus large. Celle-ci s'est, depuis longtemps, illustrée grâce à sa résistance à l'exploitation et aux attaques, infligées tout d'abord par les anciens propriétaires miniers et, plus récemment, par Margaret Thatcher et la fermeture forcée des mines. Ces combats ont appris aux habitants l'importance de la solidarité et la valeur du soutien international. Mais l'affaiblissement des syndicats a contraint les individus à se défendre eux-mêmes. L'individualisme forcené, l'idée que la société n'a plus d'existence, le culte de l'entrepreneur - autant de bouleversements dans l'imaginaire collectif qui risquent de renverser les anciennes valeurs. Et qui peuvent avoir une incidence sur l'accueil - favorable ou non - réservé aux familles syriennes. Nous avons donc recueilli des témoignages, observé les gens et Paul a écrit le scénario.

Comment souhaitiez-vous représenter les familles syriennes qui débarquent dans le village ?

Le principe est toujours le même. Il faut écouter et observer les gens et faire en sorte qu'ils soient fidèles à eux-mêmes. Le casting est déterminant. Il était évident que les Syriens, dans le film, soient ceux qui se sont installés dans la région. Grâce à l'écriture de Paul, ils avaient la liberté de s'appuyer sur leur propre expérience pour nourrir leurs personnages.

Les détails étaient importants et nous avons tous beaucoup appris. Comme dans tous les groupes, les gens sont différents. Certaines familles étaient traditionnelles, d'autres moins. Certains avaient appris l'anglais, d'autres trouvaient cet apprentissage difficile et j'étais en empathie avec eux. Tous étaient généreux de leur temps, la plupart se sont investis à 100% dans le projet, et les gâteaux qu'ils nous ont apportés sur le plateau sont devenus légendaires !

Nous avons eu la chance de dénicher deux personnes qui nous ont aidés à nouer une relation avec les familles syriennes. Yasmeen Ghrawi s'est révélé une guide inestimable pendant le casting et, de temps en temps, pendant le tournage. Sham Ziad a été notre contact avec les familles et elle était attentive à toutes les questions qui se posaient au jour le jour.

Parfois, nous avons dû modifier légèrement certains détails à mesure qu'on avançait. Certaines mères syriennes n'étaient pas très à l'aise à l'idée qu'on les voit entrer dans un pub et tenaient à ce que leurs têtes restent couvertes. On trouvait toujours une réponse à leur donner et il était important que chacun se sente respecté et à l'aise. Nous avons beaucoup ri et nous sommes fait de nombreux amis.

Et le reste du casting ?

Après le scénario, le casting est l'étape la plus importante de n'importe quel film. Pour THE OLD OAK, on voulait que tous nos interprètes, en dehors des Syriens, soient issus des villages de la région. Toutes les réactions différentes à la présence des Syriens étaient le fait de gens qui avaient vécu dans les mêmes rues, partagé la même histoire, et savaient qu'il y avait eu de bons moments avant que ne surgissent les tensions. Ensuite, il est clair que la même situation peut être interprétée de manières très différentes - et que les conflits du film ont la même origine.

Par conséquent, il fallait qu'on trouve des gens qui fassent partie intégrante de l'environnement du village. On ne pouvait pas se contenter d'un accent qui ne leur appartienne pas. Il fallait qu'ils puissent pousser la porte d'un pub et qu'on les prenne pour des gens du coin. On pourrait se dire qu'il s'agit d'une contrainte, mais c'était tout le contraire. Nous avons rencontré énormément de gens très doués, qu'il s'agisse d'acteurs aguerris ou de relatifs débutants, ou encore de personnes dont l'expérience vécue nous a immédiatement impressionnés.

Kathleen Crawford est notre directrice de casting depuis plusieurs films et, aux côtés de Carla et Eliza, elle n'a pas ménagé sa peine pour faire en sorte qu'on puisse rencontrer tous ceux qui correspondaient à nos critères. Au bout de tant de films, je ne devrais pas être surpris par le talent que possèdent beaucoup d'acteurs à rendre crédibles des situations fictives. Tous ceux que nous avons rencontrés avaient quelque chose à proposer, et nous avons même regretté de ne pas avoir davantage de rôles à pourvoir - même si nous en avions déjà beaucoup.

En dehors de TJ, Yara et Charlie, sur lesquels nous reviendrons par la suite, il y avait beaucoup d'autres rôles importants. Vic et Gary, très



hostiles à la venue des Syriens, étaient deux des personnages qui nous ont donné le plus de fil à retordre. Chris McGlade et Jordan Louis ont compris ce qui motivait leur hostilité. Ils étaient déterminés à exprimer ce sentiment sans chercher à l'excuser ou à surjouer les scènes. C'est important pour l'histoire que le spectateur comprenne Vic et Gary et que ces derniers soient crédibles. J'avais le sentiment que Chris et Jordan y parvenaient sans concession – c'est une vraie prouesse.

Il y avait deux autres rôles importants : Laura, l'une des rares habitantes du village qui se montre d'emblée accueillante avec les réfugiés, et Fatima, la mère de Yara et de trois jeunes enfants. La dimension solaire de Clare Rodgerson, sa générosité et son optimisme ont joué un rôle essentiel dans le déroulement du récit. Quand on rencontre Clare, on ne peut qu'être frappé par son énergie et par sa compréhension, sincère, des véritables tensions palpables dans la région, similaires à celles du film.

Amna, qui incarne Fatima, comme toutes les mères syriennes, avait à cœur d'exprimer sa gratitude envers ceux qui lui offraient un foyer et envers la bienveillance de gens étrangers à sa culture. Les récits de la guerre, et les témoignages de cruauté, de tortures et de deuils étaient bouleversants – et on était stupéfait par la force d'âme qui permet aux gens de conserver leur humanité. Amna était, essentiellement, crédible. Grâce à elle, la fiction était réaliste.

C'est elle que je sollicitais si je me posais des questions pour savoir comment rendre une scène vraisemblable. Il y avait sans doute des détails culturels pour lesquels j'avais besoin d'être conseillé. L'aide d'Amna a été inestimable.

Qui est TJ ?

TJ, qui approche la soixantaine, est né dans ce village où il a grandi. Il a entamé sa vie professionnelle dans la mine, juste avant la grève de 1984. Cette expérience a fait de lui un militant et il est devenu une figure influente au sein de sa communauté, organisant des matchs de football pour les jeunes du coin.

Quand la mine a fermé, il a exercé plusieurs boulots. Et puis son père est mort et, avec les indemnités, sa mère a pu acheter un pub, le Old Oak. Le village était prospère, tout comme le pub. Par la suite, quand TJ en a hérité, la mine a fermé, et faute d'emplois, l'économie locale s'est effondrée et TJ a fait de son mieux pour que le Old Oak reste ouvert. Il s'agit du dernier pub du village.

Mais TJ est en détresse. Il s'est séparé de sa femme, son fils unique vit loin de chez lui, il renonce à ses activités en faveur de la communauté et faire en sorte que le pub ne ferme pas ses portes devient sa seule obsession. Il ne connaît que trop les décisions politiques et les conséquences sociales de ce qui s'est passé, mais il n'a plus la force de se battre. Comme tant d'autres, il sait qui sont les responsables des épreuves dont il est témoin et qu'il subit également – et il sait qu'ils ont été trahis par ceux qui prétendent s'exprimer en leur nom. Il a une amie fidèle – sa petite chienne Marra. Elle ne lui demande rien et elle est toujours là pour lui rendre le sourire.

Et puis, les Syriens sont arrivés. Il doit faire face à de nouveaux enjeux et il est bien embarrassé. Le film raconte notamment sa manière de faire face à ce nouveau défi. Il n'a pas beaucoup de marge de manœuvre. Sa détresse et ses moments de désespoir assèchent le peu d'optimisme qu'il lui restait. Il rencontre Yara et elle le touche – tout comme il est ému par les Syriens, par leurs récits – mais a-t-il encore la force de se faire leur porte-

parole dans cette petite communauté divisée ? Travailler avec Dave Turner a été un vrai bonheur. Il connaissait dans sa chair l'histoire qu'on racontait. Il a lui-même tenu un pub. Mais il a surtout vécu les événements du film que l'on tournait quotidiennement avec un engagement total. On n'aurait pu imaginer un autre interprète dans le rôle de TJ.

Qui est Yara ?

Yara est la fille aînée de Fatima et elle a une petite vingtaine d'années. Après avoir fui la guerre, sa famille a vécu dans un camp de réfugiés, sans doute au Liban. C'est une expérience qui a beaucoup marqué Yara. Les bénévoles internationaux se sont occupés d'elle, elle a appris des langues étrangères, et en particulier l'anglais, elle a travaillé aux côtés des organisateurs, des enseignants, des soignants, elle a appris à communiquer avec des gens de tous milieux – et elle a adopté un style plus citadin. Un choix qui lui a sans doute attiré les foudres de sa mère, mais heureusement, ce différend est aujourd'hui réglé. Le père de Yara a beaucoup d'importance aux yeux de sa fille. Il est tailleur – c'est un bon artisan doublé d'un homme attentionné et d'un père affectueux. Il a repéré le talent de Yara et fait de son mieux pour elle, comme pour tous ses enfants. Il est très proche de sa mère. C'est – ou plutôt, c'était – une famille réconfortante. Mais son père a eu maille à partir avec les autorités et il est désormais incarcéré, en Syrie.

Yara ne tarde pas à comprendre la situation dans laquelle elle se trouve. Avec ses compagnons d'infortune, elle a été envoyée dans ce village de la côte nord-est de l'Angleterre, où la plage est polluée par les déchets industriels, et où la population locale se montre d'abord hostile. Il

est logique que Yara, qui parle anglais, soit la première à entrer en contact avec les habitants du coin, mais il faut du cran et l'assurance propre à la jeunesse pour oser affronter une foule d'étrangers. Mais elle y va ! Et TJ ne peut s'empêcher d'être impressionné par son courage. C'est le début d'une amitié. Reste à savoir si celle-ci pourra s'inscrire dans la durée ...

Pour trouver l'interprète de Yara, nous avons rencontré des comédiennes en Angleterre et originaires de Syrie. Des réalisateurs et des amis syriens nous ont donné de bons conseils, nous avons auditionné pas mal de gens via Zoom et trois comédiennes sont venues à Newcastle. Elles étaient toutes brillantes et, bien entendu, différentes. Ebla correspondait le mieux au personnage écrit par Paul. Comme Dave Turner avec TJ, Ebla s'est glissé dans la peau de Yara dès le premier jour. Grâce à sa manière de communiquer, simple et directe, à sa générosité et à son empathie naturelle, elle s'est aussitôt intégrée à l'équipe. Parfois, Ebla ne se doutait pas que la caméra la filmait, mais je voyais que son regard était constamment concentré et que son engagement dans le projet était total.

Qui est Charlie ?

Charlie est un type bien. C'est un ami d'enfance de TJ – ils ont grandi ensemble, leurs familles sont proches, et, devenus adultes, ils ont eu des parcours comparables. Tandis que TJ a joué un rôle actif au sein de sa communauté, Charlie a été un père de famille plus discret – il a eu deux enfants dont une fille qui habite à proximité.

Avec sa femme Mary, il a acheté la maison mitoyenne que louait le couple lorsque celle-ci a été mise en vente à un prix raisonnable. Ils ont toujours considéré que c'était un investissement sûr et qu'il s'agissait de leur port d'attache. Mais

ils n'ont pas eu de chance. Mary souffre d'une longue maladie qui la cloue à un fauteuil roulant. D'autres familles ont quitté la région, les maisons sont devenues bon marché, de nouveaux voisins habitent le quartier dont certains amènent des problèmes, et les relations de bon voisinage n'existent plus. Charlie et Mary sont coincés. La retraite paisible, et en toute sécurité, qu'ils avaient fantasmée ne se concrétisera pas.

Charlie, comme tant d'autres, se sent abandonné. Le Old Oak est l'endroit qu'il fréquente régulièrement – c'est là qu'il peut partager une bière avec ses amis et il y trouve l'énergie pour s'occuper de Mary – et le couple est très fier de sa maison bien entretenue et de ses enfants solidaires. Mais c'est un vestige fragile du peu d'espoir qu'il lui reste. Si un nouveau problème inattendu se présente pour lui et Mary, Charlie risque de craquer. Car même si c'est un type bien, il y a des limites à ce qu'il peut encaisser.

Trevor Fox, qui campe Charlie, était le pilier discret de l'équipe. C'est non seulement un excellent acteur, très aguerrri, mais il est originaire de la région où il vit toujours et il connaît parfaitement le quotidien des personnages imaginés par Paul. Il a compris l'amertume non verbalisée de Charlie et le besoin profond de celui-ci de se raccrocher à ce qui le rassure et qu'il connaît. Par ailleurs, Charlie se souvient de la solidarité des mineurs pendant la grève, des principes auxquels ils ont adhéré, et il est conscient que ces valeurs semblent de plus en plus dépassées dans le monde actuel où l'individualisme prend le pas sur le collectif. Charlie ne le formulerait pas ainsi, mais c'est pourtant ce qu'il ressent. Le désespoir peut nous pousser à commettre des actes extrêmes. Trevor a parfaitement cerné cette dimension – et c'est un élément crucial de l'intrigue.

Le film se déroule en 2016, mais vous ne précisez pas dans quel village du nord-est de l'Angleterre se situe l'action. Pourquoi ?

C'est en 2016 que les premiers réfugiés syriens sont arrivés. De toute évidence, le pays n'y était pas préparé comme en témoignent les événements survenus en 2016 qui ont retenu l'attention de Paul. Un bus transportant des réfugiés est arrivé dans un climat hostile et il a fallu beaucoup de temps et de travail pour établir des relations apaisées entre les migrants et la population locale.

Pendant la préparation et le tournage, le conseil municipal de Durham nous a apporté une aide précieuse – et les familles syriennes ont apprécié son hospitalité. Quelques agressions sporadiques se produisaient encore, mais elles ont peu à peu cessé. Pourtant, les décisions du gouvernement continuent à poser des problèmes. Pourquoi installer les réfugiés dans des zones sinistrées où les gens vivent dans une grande précarité, où les services sociaux sont déjà sous pression, et où l'abandon par les pouvoirs publics s'est installé dans l'inconscient collectif depuis si longtemps qu'il n'intéresse plus les médias ? En fait, il suffit de poser la question en ces termes pour connaître la réponse.

Nous avons en réalité tourné dans plusieurs villages. Nous connaissions déjà Easington : certains d'entre nous y avaient travaillé et nous y avions des amis. Paul avait fait en sorte que la mer joue un rôle important dans le récit, et même si la plage d'Easington n'est plus souillée par des galettes de mazout, elle est toujours jonchée de déchets industriels. Dans le village voisin de Horden, il y a plusieurs rues, visuellement spectaculaires, de maisons mitoyennes, emblématiques des habitations traditionnelles de mineurs qui ont été construites autour de la mine. Murton possède un pub désaffecté dans



un bâtiment charmant dont le propriétaire, très sympa, nous a considérablement aidés. Mais si c'était agréable de tourner dans ces villages, ils sont caractéristiques de la région et cette histoire pourrait se dérouler dans n'importe lequel d'entre eux.

Pour me résumer, tourner trois films dans le nord-est de l'Angleterre reste une expérience forte. Les clichés sont véridiques : les gens sont chaleureux et généreux, les paysages saisissants et la culture locale est pétrie d'adversité, de combats et de solidarité.

Si quelques détails peuvent changer d'un endroit à l'autre, certaines réalités propres aux régions ouvrières où nous avons eu la chance de tourner – Glasgow et Clydeside, Liverpool et sa rivale Manchester, le sud du Yorkshire etc. – restent inchangées. Ces endroits n'ont pas été choisis au hasard – c'est là que les scénaristes ont situé leurs intrigues. Il existe d'autres régions, bien entendu, qui sont également caractérisées par l'adversité, les luttes et la solidarité. Cette dernière est notre force. Un jour, nous parviendrons à nous montrer si organisés, et si déterminés, que notre solidarité collective mettra fin à l'adversité et à la nécessité de se battre. Nous avons attendu suffisamment longtemps.

LE CASTING

DAVE TURNER TJ BALLANTYNE

Comment êtes-vous arrivé sur le projet ?

C'est une très longue histoire, mais en deux mots, avant de prendre ma retraite de pompier en 2014, j'ai été syndicaliste à plein temps. Quand Sixteen Films est venu tourner MOI, DANIEL BLAKE dans la région du nord-est, ils cherchaient à rencontrer des gens dans des antennes syndicales du coin pour se documenter, et un ami d'ami avait proposé mon nom. J'étais totalement naïf. Je ne me rendais même pas compte de ce qui m'attendait : j'ai passé la porte d'un club du parti Travailliste de Newcastle et je suis tombé sur Ken Loach. J'ai discuté avec lui, et puis on m'a rappelé trois ou quatre fois, mais en toute sincérité, je ne me suis pas aperçu que je passais une audition. Il m'a proposé un très beau rôle dans MOI, DANIEL BLAKE, mais c'était un personnage modeste. Ensuite, quand la production est revenue dans le nord-est pour tourner SORRY, WE MISSED YOU, ils m'ont recontacté et m'ont de nouveau confié un rôle modeste mais très beau. Je n'ai plus eu de leurs nouvelles pendant un certain temps, même si Paul [Laverty] est resté en contact avec moi.

Il me semble que début 2019, il m'a dit « ça te dirait qu'on se retrouve autour d'un café ? » On a discuté et évoqué le pub où je travaillais à l'époque et les difficultés des villages miniers du comté de Durham qui avaient été laissés à l'abandon. J'ai

emmené Paul faire un tour en voiture à travers certains villages et il a constaté que la situation était grave – nous étions en février 2019. Il est venu me voir au pub où je travaillais et y a passé quelques heures car il y avait là pas mal de gens hauts en couleurs. Le pub s'appelait en réalité le Oak Tree. Je crois qu'on était en juin de la même année lorsque j'ai reçu un coup de film pour me proposer de faire faire un tour du coin à Ken Loach. Tu parles d'une corvée ! J'ai évidemment accepté ! J'ai donc fait faire un tour à Paul et Ken à travers plusieurs villages, et je voyais bien qu'ils avaient une idée en tête. Et puis, la pandémie de Covid s'est déclenchée mais Paul et Ken ont continué à me donner des nouvelles.

En 2021, il est devenu clair qu'un film se préparait et on m'a demandé de venir sur place. J'ai passé plusieurs auditions et il s'agissait de thèmes beaucoup plus difficiles et graves : les violences conjugales, le racisme, la consommation de stupéfiants. Je me suis rendu compte que je n'allais pas jouer un rôle léger ! Ma dernière audition a eu lieu en décembre et je crois que j'ai joué sept scènes en un seul après-midi. Étonnamment, la plupart se sont déroulées avec des gens qui ont un rôle dans le film, mais je me souviens que lorsque je suis reparti du County Hotel de Newcastle, j'étais exsangue. Je suis allé au pub d'en face et il m'a fallu une bière pour reprendre mes esprits. Une semaine avant Noël, Ken m'a appelé et m'a dit « j'aimerais te proposer le rôle. »

Je n'ai pris conscience que quelques semaines

plus tard qu'il s'agissait du rôle le plus important. Depuis, je n'ai cessé de chercher à bien le cerner. On ne vous a pas remis le scénario intégral au départ. Que saviez-vous de TJ et de son passé au début du tournage ?

Je savais comment il s'appelait. Je savais qu'il était propriétaire d'un pub que lui avait légué sa mère, aujourd'hui disparue. Je savais que son père était mort. Je savais qu'il avait rompu avec sa femme – qu'il ne vivait plus avec elle, ni avec leur enfant. Il travaillait dans un pub qui était au bord de la faillite. Voilà tout.

Qui est TJ ? Quel est son parcours ?

C'est un type bien. C'est un ancien mineur dont le père a été tué au cours d'une catastrophe minière et, suite à ce drame, sa mère a acheté le pub du Old Oak. Elle est décédée depuis une vingtaine d'années et il a voulu venir en aide à sa mère, mais son mariage battait de l'aile, il vit dans un coin très pauvre et le pub souffre beaucoup – comme la plupart des pubs des villages de la région. C'est le seul espace public qui reste dans le village. Il a beaucoup souffert et il est aujourd'hui paumé. C'était autrefois un garçon qui prenait des initiatives – il était à la tête des équipes de football et tout le monde le connaissait. Mais c'est désormais un homme abattu qui s'est replié sur lui-même. Et puis, un jour, des familles syriennes s'installent au village. C'est à ce moment-là qu'on fait la connaissance de TJ dans le film.

Comment TJ réagit-il lorsque les familles syriennes débarquent ?

J'ai joué le personnage en montrant qu'il souhaite rester à l'écart. Il ne veut plus se mêler de ce genre d'affaires et il n'a pas envie qu'on perturbe ses habitudes. Je me retrouve dans son attitude – j'ai moi-même été syndicaliste, et quand j'ai pris ma retraite, j'étais épuisé. Quand on atteint un certain âge et qu'on a exercé une activité pendant très longtemps, et que quelqu'un débarque soudain – quelqu'un débordant d'enthousiasme qui a 30 ans de moins que vous –, on repense à son propre parcours et on se dit « j'étais comme ça autrefois, mais je n'ai plus du tout envie de replonger là-dedans. » C'est comme ça que j'ai joué TJ : il est au bout du rouleau, il n'en peut plus. Mais il noue ensuite des liens avec deux femmes – Ebla [Mari], qui interprète Yara et qui est une jeune femme épatante, et Laura, campée par Claire [Rodgerson] avec qui j'ai passé deux ou trois auditions l'an dernier et que j'adore. Ces deux jeunes femmes lui ont donné le coup de pied aux fesses qu'il lui fallait. Il se met à faire ce qu'il peut. Mais au moment où il sort de sa déprime, il subit deux revers personnels majeurs, qui ne sont pas de son fait. Et le voilà de nouveau au fond du gouffre.

La meilleure amie de TJ est sa chienne adorée, Marra. Vous êtes-vous bien entendu avec Lola, le vrai nom de Marra ?

J'ai parcouru plus de 1600 km pour apprendre à connaître cette chienne, car je faisais 75 km, aller-retour, à chaque fois que j'allais la voir. J'ai commencé à faire le déplacement en février, au rythme d'une à deux fois par semaine, toutes les semaines. C'était grâce à la générosité des propriétaires de la chienne, Steve et Michelle, qui m'ont accueilli chez eux et m'ont dit « Venez prendre un café et puis vous pourrez emmener

Lola en balade. » C'est ce que j'ai fait pendant quatre mois. C'est ce qui a créé une complicité – elle marchait à côté de moi sans laisse, elle réagissait au nom de « Marra » et elle a été adorable.

Vous sentez-vous proche de TJ ?

Je suis devenu TJ et j'ai cherché à le comprendre. Pour être tout à fait honnête, le premier jour de tournage n'a pas été si difficile que ça parce que j'étais seul avec la chienne et qu'on nous filmait sur la plage. Le deuxième jour, on a tourné une scène dans le pub avec plusieurs acteurs. C'était extraordinairement difficile. Pendant les deux premières semaines, j'ai considérablement souffert du syndrome de l'imposteur. J'étais là à discuter avec des gens qui sont tous acteurs depuis des années. Et ils sont sacrément bons ! Et me voilà qui débarque et qui tiens le premier rôle d'un film de Ken Loach. Je me rends compte aujourd'hui que j'ai énormément culpabilisé. J'avais le sentiment que je n'avais pas ma place sur ce projet. Il m'aura fallu trois semaines pour surmonter ce sentiment. Cela a été très lourd, physiquement et affectivement, et je n'aurais jamais cru cela possible. Mais je n'avais jamais interprété un rôle aussi important. J'ai commencé à y prendre du plaisir lorsque Ken nous a dit « Ce n'est pas évident d'apprécier sur le moment, mais en y repensant, vous serez contents. » Et il avait raison.

EBLA MARI YARA

Comment êtes-vous arrivée sur THE OLD OAK ?

En novembre 2021, Annemarie Jacir, une réalisatrice palestinienne, m'a contactée pour me dire qu'elle participait à la recherche d'une actrice syrienne. Elle connaissait un acteur originaire de mon village, Majdal Shams, sur le plateau du Golan, occupé par Israël depuis 1967. Je lui ai donné une vidéo d'une pièce que je jouais, et puis j'ai décroché un rendez-vous avec Ken [Loach] et la directrice de casting Kahleen Crawford via Zoom. Il n'a duré qu'un quart d'heure mais on a parlé de choses et d'autres et notamment de mon village. Ensuite, j'ai passé une audition, toujours via Zoom, et j'ai été effroyable ! Puis, je me suis rendue en Angleterre et j'ai passé une audition en présentiel en mars 2022. C'était de la pure improvisation où je m'exprimais parfois en arabe, parfois en mélangeant l'arabe et l'anglais et parfois en anglais uniquement – on ne m'avait rien dit sur le personnage ou sur l'intrigue. Je savais seulement que le personnage était photographe et réfugiée. Quatre jours plus tard, Ken m'a rappelée pour me demander si je souhaitais jouer dans le film.

Qu'est-ce qu'on vous a dit sur Yara au départ ?

Pas grand-chose ! Je connaissais sa situation puisque je me suis rendue auprès de familles de réfugiés syriens au Royaume-Uni. Mais c'était tout. Je sais ce qui s'est passé en Syrie. Je suis au courant des atrocités qui ont été commises, et qui sont toujours commises aujourd'hui. J'étais hostile au régime. Mais pour me préparer au rôle j'ai aussi visionné plusieurs documentaires sur la révolution syrienne, sur ses conséquences,

sur le sort réservé aux prisonniers syriens. Je me suis renseignée sur les origines de Yara et sur sa trajectoire. Je me suis documentée sur les camps de réfugiés – mais pas sur la personnalité de Yara. Parce que je me disais que Ken voulait peut-être que je reste moi-même, tout en étant un peu différente.

L'évocation du sort des familles syriennes dans le film vous semble-t-elle juste ?

Absolument. On sent que Ken, Paul, Rebecca et l'équipe tenaient à ce que l'intrigue soit d'une grande exactitude. Ils se sont longuement entretenus avec les Syriens présents en Angleterre pour qu'ils racontent leur expérience personnelle. La plupart ont été détenus dans des prisons syriennes et torturés alors qu'ils étaient innocents. Après les avoir entendus, Ken leur a dit qu'il était conscient de ce qu'ils avaient enduré. Mais le film ne s'attache pas tant aux événements en Syrie. C'est l'histoire de deux communautés.

Qui est Yara ?

C'est une réfugiée venue en Angleterre avec sa famille. Elle ne sait pas où est son père parce qu'il a été jeté en prison et qu'elle n'a plus jamais entendu parler de lui après son incarcération. Je connais des gens, dans la vraie vie, qui n'ont plus de nouvelles de leur père, qui ne savent même pas où il est. Ils ne savent rien du tout. Le père de Yara a offert un appareil photo à sa fille parce qu'elle adore prendre des photos. C'est tout ce qui lui reste de lui et c'est un objet très chargé émotionnellement parce qu'il a cru en elle – il a cru à son ambition de devenir photographe. Après avoir fui la guerre, sa famille a vécu dans un camp de réfugiés à Zaatari, en Jordanie. Ensuite, ils sont arrivés dans un pays hostile, non pas en raison de la méchanceté des gens, mais parce que ce sont, eux aussi, des victimes qui ont traversé

des épreuves. Ils n'ont rien et leur vie est très dure. Ce sont tous des victimes. Yara doit faire face à beaucoup d'hostilité, mais elle fait ensuite la connaissance de TJ et ils deviennent amis. Yara voudrait avoir une vie plus douce et rapprocher les deux communautés. Elle a un rôle très proche de celui de TJ : bâtir des passerelles entre les gens. On ressent de l'empathie à l'égard de Yara parce qu'elle est beaucoup confrontée au racisme.

Comment pourriez-vous la décrire ?

Je trouve qu'elle est courageuse. Elle ne se laisse pas faire. Elle est aussi ouverte sur les autres. Je ne suis pas toujours comme elle – je ne suis pas aussi sociable qu'elle. Je ne me laisse pas faire, mais j'ai l'impression qu'elle est plus forte que moi, ce qui me plaît : j'apprends de son courage, de son assurance face aux autres, de sa capacité à s'affirmer et à entreprendre un projet positif. Je ne suis pas aussi dynamique qu'elle. Elle assume totalement son attitude. Elle a des convictions fortes. Les règles ne viennent pas d'en haut et elle doit les respecter. Pour autant, elle est émancipée et j'y suis sensible. C'est une femme moderne si bien qu'elle a choisi de ne pas porter le hijab. Dans le camp de réfugiés, elle était bénévole et elle a rencontré beaucoup de gens venus du monde entier. Elle a découvert plusieurs points de vue sur le monde dans lesquels elle s'est reconnue – des regards sur la vie qu'elle a eu envie d'explorer.

Qu'est-ce que représente la photographie à ses yeux ?

C'est d'abord une discipline qu'elle adore, mais comme son père lui a offert un appareil photo, c'est aussi un moyen de voir le monde à travers son regard à elle et celui de son père. Elle espère déceler de l'espoir malgré la laideur et l'injustice du monde. Prendre des photos lui redonne de l'espoir. Avec Ken, on a parlé de l'espoir – elle

essaie de s'attacher à la bonté et à la beauté du monde et à les capter avec son appareil photo pour retrouver l'espoir. C'est aussi une manière pour elle d'entrer en résistance. Elle attend le retour de son père pour pouvoir lui montrer ses plus belles photos. La photo a une triple résonance pour elle : une manière de documenter ce qu'elle vit, d'entrer en résistance et de retrouver l'espoir. Ce sont aussi des notions importantes pour moi.

Comment avez-vous appris la photo ?

J'ai passé deux jours avec [le photographe] Joss Barratt avec qui j'ai pris des photos de gens. Il m'a appris à tenir l'appareil photo, à le stabiliser et à trouver la bonne lumière. Ça, ce n'est pas trop difficile, mais faire de belles photos, c'est très dur. J'ai étudié le théâtre et j'aime les arts visuels : je rêve de devenir réalisatrice. Du coup, je crois que j'arrive à déceler la beauté dans ce que je vois. Mais réussir à saisir une réalité que la plupart des gens ne voient pas ... c'est difficile.

CLAIRE RODGERSON LAURA

Qui est Laura ?

Laura est une vieille amie de la famille de TJ. Ils ont milité ensemble et ont sans doute mené des actions contre les politiques d'austérité. Ensuite, TJ a lâché prise mais Laura a continué de se battre pour la communauté tout en cherchant à fonder un foyer et à garder son emploi. Quand les familles syriennes débarquent, elle veut incarner une force positive pour rapprocher les communautés.

Quel a été son parcours ?

« Une force de la nature et une frondeuse » - c'est comme cela qu'elle est décrite dans le scénario



! Elle ne se laisse pas emmerder, mais elle croit dans la force du collectif. C'est une battante. Et elle n'a pas baissé les bras comme TJ. Je suis comme cela dans la vraie vie : on ne peut pas baisser les bras et se contenter du rôle que vous assigne la société. Je viens du nord-est, je suis originaire de Sunderland. Je pense que Laura et la plupart des gens comme elle – et comme moi – en ont assez de passer leur temps à regretter le passé. Il faut se battre contre le fait que tout le monde se soit détourné de ces villages, que personne ne s'intéresse à leur avenir. Dans le cas de Laura, sa mère a joué un rôle majeur pendant la grève – elle s'occupait des cuisines – si bien que lorsqu'on est issu d'une famille de militants, politisée, une forme d'osmose se produit. C'est de là qu'elle puise son énergie.

Comment êtes-vous arrivée sur THE OLD OAK ?

Je travaille pour une organisation caritative nationale, Citizens UK, et nous avons 17 sections locales dont l'une s'appelle Tyne and Wear Citizens. Je suis l'une des animatrices de cette section. Nous avons cherché à nous rapprocher de Ken [Loach] et Paul [Laverty] depuis qu'ils tournent dans le nord-est – après l'avant-première de SORRY WE MISSED YOU, par exemple, nous avons organisé un atelier de campagne pour montrer aux gens que nous ne sommes pas impuissants et condamnés. J'ai fini par faire la connaissance de Paul [Laverty] au moment où il faisait des recherches pour les besoins du film. Il est venu à Sunderland, il a rencontré quelques personnes qui participent à nos missions et on me l'a présenté – parce que, depuis que je suis revenue dans la région, une partie de mon boulot consiste à travailler avec des jeunes attirés par l'extrême-droite. On a eu une conversation sympa et j'ai repris le cours de ma vie. Et puis, au

moment du casting, quelqu'un qui avait contacté mon syndicat cherchait à s'entretenir avec des femmes actives au sein de la communauté. Je me suis dit « Parfait, je vais rencontrer Ken Loach, c'est formidable. » Je n'avais jamais joué avant de faire cette impro au cours de la première audition. Et puis, ils n'ont cessé de me demander de revenir et ils ont fini par me proposer le rôle.

Dans quelle mesure l'intrigue de THE OLD OAK résonne-t-elle avec votre parcours professionnel et votre vie ?

Il y a des phénomènes, dans le film, dont j'ai été témoin. J'ai été témoin d'actes racistes. Et j'ai vu des gens combattre le racisme. J'ai connu des gens qui croyaient qu'on est plus fort quand on agit ensemble plutôt que lorsqu'on se bat contre des fractures arbitraires déterminées par les classes dominantes. J'ai vu tout cela. Le nord-est, en particulier, est une région victime d'une profonde ségrégation. Il y a des quartiers où l'intégration est réussie et où il se passe de belles choses, mais je n'avais pas vécu dans le nord-est depuis longtemps et je suis toujours aussi stupéfaite par la ségrégation qui sévit dans cette région. L'idée de « communautés à problèmes » s'est répandue à l'époque de Blair. Ce ne sont pas des communautés à problèmes – c'est le système qui pose problème, tout comme la désignation de boucs émissaires et le dumping.

THE OLD OAK évoque aussi le fait que ces questions sont souvent négligées...

Absolument. Je crois que c'est la raison pour laquelle j'ai participé à ce projet. C'est aussi ce qui a nourri cette histoire. S'il s'agissait seulement d'une histoire d'amour, ce projet ne me correspondrait pas. J'ai voulu y participer parce qu'il parle de résilience, qu'il montre qu'on peut se battre, qu'on n'a pas à se soumettre au sort

auquel nous destinent les décideurs politiques qui se foutent de nous. Il y a quelques années, Nigel Farage est venu se vanter dans le nord-est qu'il se souciait du sort de la classe ouvrière. Qu'il aille se faire foutre. C'est tout l'inverse. Les gens se battent vraiment au sein de ces communautés. Et pouvoir raconter cette histoire est un véritable honneur, et pouvoir raconter l'histoire d'immigrants et de gens qui ne sont pas blancs et qui s'épaulent pour améliorer la situation compte beaucoup à mes yeux. On est plus fort quand on agit ensemble – et les réfugiés ne sont sans doute pas si différents des populations locales. C'est tout le sens de mon travail dans le nord-est et la raison pour laquelle je suis là.

TREVOR FOX CHARLIE

Qui est Charlie ?

Charlie vit au village et fréquente le Old Oak. C'est un très vieil ami de TJ [Dave Turner], le propriétaire. Ils en ont bavé tous les deux. Ils ont fréquenté la même école, leurs pères travaillaient ensemble à la mine. TJ a prononcé un discours à son mariage et ils se connaissent depuis toujours. La femme de Charlie, Mary, est handicapée et ils ont une fille ensemble. Ils sont propriétaires de leur maison, ils sont très fiers d'être originaires du village, mais la situation est devenue très dure pour eux. Tous les logements autour de chez eux sont en train d'être liquidés et ce quartier autrefois charmant et prospère est devenu cauchemardesque. Et il ne peut pas partir : leur maison ne vaut plus que le quart du prix qu'ils l'ont payée. Ils sont donc baisés. Ils sont coincés là, il ne peut rien y faire et il se sent totalement impuissant.

Qu'est-ce qu'il cherche ?

Il aimerait que le village redevienne comme avant. Mais cela ne risque pas d'arriver et il voudrait donc s'en aller. Il aimerait pouvoir vendre la maison et s'installer dans un quartier plus agréable. Ils souhaitaient se rapprocher de la région où vit la sœur de sa femme, ils avaient envisagé de le faire il y a quelque temps, mais c'est désormais impossible parce qu'ils ont un emprunt immobilier sur le dos. Sa vie est un absolu cauchemar. Son voisin de palier est un cinglé qui fait peur à sa femme et il y a des ordures partout dans les rues. C'est un véritable enfer.

Quelle importance occupe le Old Oak aux yeux de Charlie ?

Le pub est le dernier endroit du village où il peut lâcher prise et oublier ses soucis. À une époque, il existait une association de mineurs et des centres communautaires, mais c'est terminé. Il ne reste plus que ce pub. Quand on y va, on peut oublier ses problèmes pendant quelque temps. Il ne se noie pas dans l'alcool. Il n'est pas alcoolique. Il retrouve ses potes, il discute le coup, et passe une ou deux heures loin de l'enfer qu'est devenu sa vie.

Comment réagit-il quand les Syriens débarquent au village ?

Il n'est pas hostile à l'immigration ou aux réfugiés. Mais pourquoi est-ce toujours son village, ou des village comme le sien, qui doivent les accueillir ? On l'entend dire qu'on ne les héberge jamais à Londres avec les riches – on les place à côté de chez eux, dans son village, alors qu'ils n'ont rien. Et ils doivent partager le peu qu'ils ont avec d'autres personnes. Il s'agit de nouvelles familles qui ne vivront pas bien et ce sont les habitants du village qui devront payer les pots cassés. Eh bien, ils n'en peuvent plus. C'en est trop.

Où en est Charlie ?

Il ne sait vraiment plus quoi faire, mais il sent qu'il doit agir. Du coup, il prend de mauvaises décisions. C'est ce qui se passe dans la vie, pas vrai ?

Comment êtes-vous arrivé sur le film ?

J'avais passé une audition pour Ken Loach en 1988 pour son film Riff Raff. Je l'ai rencontré plusieurs fois depuis et j'ai assuré la voix-off pour son documentaire sur l'État-providence [L'esprit de 45]. Et puis, je l'ai revu pour MOI, DANIEL BLAKE. Je l'ai donc revu plusieurs fois au fil des années, mais on n'a jamais trouvé de projet sur lequel travailler ensemble. Mais il s'agit de Ken Loach et, bien entendu, j'ai toujours voulu travailler avec lui. Et puis pour ce projet, il se trouve que je travaillais à Londres et que la production organisait des auditions à Newcastle. Du coup, même si je vis à Newcastle, il fallait que je rentre chez moi à la fin de ma journée de travail à Londres. J'ai eu un rendez-vous avec lui, et puis j'ai passé quelques auditions, j'ai improvisé avec Dave [Tuner, TJ] et avec quelques autres gars du pub, et au bout de trois ou quatre auditions, ils m'ont dit « On aimerait te confier le rôle ». Je crois que si Ken m'a choisi, c'est parce qu'il ne voulait pas de George Clooney. Il a décelé quelque chose de Charlie en moi.

Vous sentez-vous proche de la région du nord-est ?

Je viens de Wallsend, ancienne ville minière et de chantiers navals. La mine a fermé quand j'étais gamin, et puis les chantiers navals ont fermé lorsque j'étais à l'école. En tant qu'acteur, j'ai beaucoup travaillé dans un cadre associatif et j'ai joué dans des pièces engagées. Je me suis produit dans toutes ces petites villes, dans des centres communautaires et j'ai joué pour les associations de mineurs. Ma famille élargie habite dans ces villes à la périphérie de Newcastle – dans d'anciennes villes minières. Ces gens font partie de ma famille, de mon ADN.

PRODUCTION

REBECCA O'BRIEN PRODUCTRICE

Après avoir produit MOI, DANIEL BLAKE et SORRY WE MISSED YOU, on s'est dit qu'il y avait encore de la matière pour raconter une nouvelle histoire située dans le nord-est. Pendant que Paul [Lavery] faisait des recherches pour ces deux premiers films, il réunissait des témoignages qui lui ont donné l'idée qu'il pouvait raconter une nouvelle histoire.

On aurait pu faire ce film il y a deux ans : Paul était prêt à repartir dans ses recherches et à se mettre à écrire, mais la pandémie a frappé et nous a stoppés net. La documentation est très fournie et elle prend des mois et des mois à réunir, non seulement pour Paul, mais aussi pour Ken [Loach] qui l'accompagne. Ils ont rencontré d'anciens mineurs des villages du Comté de Durham, et des gens comme Dave Turner, qui incarne TJ, leur ont servi de guides (et ils se sont toujours dit, plus ou moins consciemment, qu'il pouvait jouer dans le film.)

Ensuite, Paul a eu l'idée d'un pub et envisagé d'offrir un point de vue de l'intérieur sur ces villages. Il voulait qu'on prenne conscience de la réalité de ces réfugiés, placés dans des villages sinistrés et négligés depuis que la principale industrie de la région a fermé ses portes. On a fini par se dire que ce serait intéressant de raconter cette histoire en adoptant le point de vue des gens du coin.

À quel moment avez-vous envisagé *The Old Oak* comme le troisième volet d'une trilogie ?

Je crois que Ken a eu le sentiment qu'il y avait une forme de symétrie – ou d'asymétrie – à situer trois intrigues dans le même environnement. On a gardé un si bon souvenir de MOI, DANIEL BLAKE et SORRY WE MISSED YOU qu'on s'est dit qu'il y avait comme une évidence à situer notre troisième projet dans la même région. Un troisième chapitre équilibre l'ensemble. On ne l'avait pas envisagé comme une trilogie au départ mais j'imagine qu'on va considérer que c'en est une.

Une fois le scénario finalisé, quelle a été l'étape suivante ?

Je l'ai envoyé à nos partenaires habituels. En l'occurrence, il était parfaitement logique de solliciter ceux qui nous accompagnés pour MOI, DANIEL BLAKE et SORRY WE MISSED YOU pour voir s'ils souhaitaient s'associer au projet. En réalité, c'était stressant, après la pandémie, de se demander s'ils allaient nous suivre. Nos partenaires français Why Not Productions et la société de ventes internationales Goodfellas [ex Wild Bunch] nous soutiennent de manière indéfectible depuis 15 ans si bien que j'étais certaine qu'ils nous accompagneraient une fois encore. Nous avons aussi besoin de partenaires anglais et nous avons donc recontacté BBC Films, qui avait financé les deux précédents opus, et qui se sont engagés dans l'aventure sans hésiter. Puis, j'ai sollicité le British Film Institute et StudioCanal pour réunir trois financeurs anglais. Nous sommes aussi en coproduction avec nos

fidèles partenaires belges, Les Films du Fleuve. Comme auparavant, nous avons dépensé de l'argent en Belgique et fait appel à des techniciens belges pour travailler avec nous, ce que nous adorons faire. Mais depuis le Brexit, il faut des visas et des permis de travail, si bien qu'il est plus difficile de mettre en place une coproduction européenne. Heureusement, nos partenaires ne nous ont pas lâchés et nous ont affirmé « Cela ne nous arrête pas. On vous accompagne comme avant. » Du coup, même si cela demandait plus de travail administratif, nous avons pu le faire.

Comment s'est passé le casting ?

Le casting a pris plus de temps que d'habitude non seulement parce qu'il y a beaucoup de personnages, mais aussi parce qu'on voulait engager une jeune femme syrienne et que, pendant la pandémie, c'était difficile à mettre en œuvre. Deux amis réalisateurs, au Moyen-Orient, nous ont aidés et nous ont envoyé une liste d'actrices qui leur semblaient intéressantes. Et c'était bien le cas ! Nous avons confié le rôle de Yara à Ebla Mari qui est épatante. En général, dans une situation comme celle-ci, il faut trois semaines au plus pour obtenir un visa. En l'espèce, on ne savait pas combien de temps cela allait prendre car les visas prioritaires n'étaient plus délivrés en raison de la guerre en Ukraine – et le Home Office [ministère de l'Intérieur britannique, NdT] n'a pas du tout pu nous renseigner sur le moment où la situation se débloquerait. Par chance, comme elle venait d'obtenir un visa pour passer son audition, on ne pouvait pas lui refuser l'accès au territoire britannique et la possibilité de jouer dans le film. Il fallait seulement qu'on repousse

le tournage de deux semaines car on n'avait pas la certitude qu'elle pourrait être présente sur le plateau à temps. Cette décision nous a coûté de l'argent mais elle en valait la peine.

Par ailleurs, il était important pour nous que les familles syriennes soient authentiques. Les interprètes des Syriens dans le film sont des réfugiés et des membres de familles syriennes qui sont arrivés au Royaume-Uni il y a quatre ou cinq ans et qui y ont refait leur vie. D'ailleurs, ils ont eux-mêmes connu certaines situations représentées dans le film.

En quoi ce film se distingue-t-il des deux autres tournés dans le nord-est ?

C'est un projet beaucoup plus complexe car, en général dans nos films, on s'attache à une seule communauté. Ici, on a affaire à deux communautés. Il fallait qu'on représente les familles de la région et les habitués du pub, et puis au sein des clients du pub, certains sont favorables à la venue des réfugiés alors que d'autres y sont hostiles. C'est une tapisserie complexe de personnages, de gens, de familles. Pour les Syriens, il fallait leur donner plus d'explications, leur préciser ce qu'on attendait d'eux, la manière dont ils étaient rémunérés... tous ces détails sont assez complexes. Avec ces nombreux acteurs, nous avons quelques scènes ambitieuses réunissant beaucoup de monde et montrant les deux communautés, soit en train de faire la fête, soit dans la détresse. C'est une organisation complexe. Il aurait été beaucoup plus simple pour nous de tourner ce film avant MOI, DANIEL BLAKE et SORRY WE MISSED YOU!

Si MOI, DANIEL BLAKE et SORRY WE MISSED YOU étaient foncièrement tragiques, avez-vous cherché avec THE OLD OAK à conclure la trilogie sur une note plus optimiste ?

Il n'y a pas de réponse univoque. Les gens font de leur mieux dans des circonstances difficiles qu'ils ne suscitent pas. Nous avons essayé de dénouer quelques nœuds, d'évoquer le parcours de gens pris au piège de la guerre et des conflits sociaux. Nous espérons que le spectateur comprendra un peu mieux leur situation à présent. Qui sait ?

FERGUS CLEGG CHEF-DÉCORATEUR

En matière de création de décors, quels défis avez-vous dû relever ?

Le plus difficile, c'était de trouver le pub. Il était évident, dès le scénario, que le pub était un personnage à part entière. Il fallait donc trouver un endroit qui corresponde à sa description dans le scénario, : il devait s'agir d'un bâtiment ancien dont on sent, à travers l'architecture, qu'il a connu autrefois son heure de gloire. La plupart des pubs sont traditionnellement au cœur de la vie sociale des villages et des villes, petites ou grandes. On voulait que le bâtiment donne l'impression d'avoir traversé différentes époques. On devait sentir la présence des anciens propriétaires car dans tous les pubs, on ressent les diverses influences qui les ont marqués – un pub peut avoir eu un style particulier quand il a ouvert et avoir évolué en fonction des modes. Lorsqu'on se rend dans un pub, on voit ses évolutions, depuis son style initial jusqu'aux changements qu'il a subis dans les années 70 et 80.

D'après le scénario, il fallait que le pub comporte une salle de réception adjacente, suffisamment grande pour accueillir 50 personnes. C'était inhabituel. Cela me faisait un peu penser au WORKING MEN'S CLUB ou au MINERS' COLLIERY CLUB [lieux où se retrouvaient les mineurs, NdT].

On entend souvent dire que chaque semaine, cinq pubs ferment leurs portes. On s'est donc dit qu'on aurait le choix. Mais pas vraiment. Car on est arrivé trop tard : ils avaient déjà été réaménagés. On a découvert que beaucoup de pubs avaient carrément disparu depuis que les mines ont fermé. Et avec la fermeture des mines, les gens, dans les villages, n'avaient plus d'argent à dépenser.

Pour autant, nous avons trouvé un pub à Murton, avec une arrière-salle qu'on pouvait modifier pour qu'elle soit suffisamment grande et qu'elle réponde à nos critères.

Comment avez-vous travaillé la décoration intérieure du Old Oak ?

La salle de réception est censée ne pas avoir servi pendant plus de vingt ans si bien qu'il a fallu qu'on lui attribue un style différent du reste de l'établissement. Elle a un style années 60 avec ses meubles en métal et ses tables en formica. Le reste du pub est plus traditionnel : les veines du bois sont apparentes sur les tables, les murs sont lambrissés et recouverts d'un papier peint classique, et on aperçoit des taches de nicotine. Mais pour la salle de réception, nous pouvions nous inspirer de très bonnes photos prises par Keith Patterson à Easington de ce type de pièces dans des pubs ou encore de soupes populaires installées dans des salles pour nourrir les mineurs en grève et leur famille. C'étaient de bonnes références. On a aussi dû construire une cuisine car elle a son importance dans le récit.

Est-ce que la salle de réception était fonctionnelle ?

Oui. C'est toujours le cas avec Ken [Loach] : tout doit être en état de fonctionnement. C'était un véritable chantier. On faisait couler la bière correctement pour bien faire fonctionner les pompes et on a équipé la cuisine pour qu'elle soit, elle aussi, fonctionnelle.

Comment avez-vous trouvé les autres lieux de tournage ?

Dans le scénario, on sait qu'on peut acheter une maison pour 5000 livres, si bien qu'on s'est dit que les logements devaient être très simples. Mais les questions de propriété sont complexes. Certains propriétaires sont honnêtes, d'autres moins. Certaines maisons appartiennent à des associations de logement, d'autres relèvent du logement social. Certaines sont louées et les locataires sont parfois toxicomanes ou ont des problèmes psychiques – ou les deux à la fois. On s'est focalisés sur quelques-uns qui étaient coopératifs et qui ont répondu à nos sollicitations. Il y a beaucoup de propriétaires insaisissables – des gens qui veulent rester anonymes ou qui n'ont pas envie d'être dérangés. On a donc choisi Tea Street à Horden pour la maison de Yara. Certains propriétaires, dans cette rue, se sont montrés de bonne volonté. Ken déteste les portes et fenêtres en PVC blanc : elles sont d'un blanc très lumineux qui tranche avec le rouge de la brique et pour Ken, à l'image, c'est trop voyant. Il n'aime pas le blanc, le rouge et les couleurs vives de manière générale, si bien que l'une de mes missions les plus importantes consiste à atténuer la palette chromatique. Et bien entendu, beaucoup de maisons sont justement dans ces tonalités. Pour y remédier rapidement, on a utilisé du vinyle

adhésif. On a trouvé une teinte de gris, assez sobre, qui plaisait à Ken, et on a demandé à une équipe d'installateurs de panneaux de recouvrir les fenêtres en PVC des maisons qu'on avait choisies avec ce vinyle gris.

Comment avez-vous fait en sorte que les maisons des familles syriennes soient crédibles ?

Tout d'abord, nous avons échangé avec des gens qui avaient contribué à trouver un logement à des réfugiés, et puis nous avons rencontré plusieurs familles et nous avons même vraiment sympathisé avec l'une d'entre elles : ils nous invitaient à partager leur repas, absolument délicieux, avec eux ! Nous avons visité quatre ou cinq maisons très en amont et avons interrogé leurs occupants sur leur parcours, entre le moment où ils avaient quitté la Syrie jusqu'à leur arrivée au Royaume-Uni. Au départ, les conseils municipaux n'étaient pas du tout prêts à les accueillir, mais peu à peu, les réfugiés ont eu des logements aménagés, en partie meublés, mais seulement avec le strict minimum. On est donc partis de maisons équipées de meubles anglais très basiques, fournis par le conseil municipal, et de provisions fournies par des associations caritatives. On a demandé aux familles ce qu'elles cherchaient à obtenir en premier et elles nous répondaient systématiquement que c'étaient des ustensiles de cuisine, car préparer des plats traditionnels leur permettait de préserver leur identité. On était d'accord. Les familles avaient rapporté quelques objets qu'elles accrochaient aux murs, comme des souvenirs de leur pays. Les Syriens nous ont guidés à chaque instant. On a beaucoup appris et on a tous été émus par leur enthousiasme et leur volonté de nous aider.

JOSS BARRATT PHOTOGRAPHE

Quelle est la fonction de la photographie dans THE OLD OAK ?

La photographie est le fil conducteur entre les lieux, les personnages et l'intrigue. C'est ce qui permet de relier Yara à son histoire, à ce qu'elle vit au présent, et à sa découverte d'un nouveau pays et de nouvelles personnes. La photo lui permet de porter un regard sur le monde. Et puis, la photo est aussi un moyen de montrer ce que nous choisissons de voir et ce que nous choisissons de nous rappeler. Car nous comblons ce que nous ne voyons pas avec notre imagination. Par conséquent, la photo, dans le film, est le déclencheur des souvenirs et des événements présents et aussi une manière de garder en mémoire ce que nous ne voyons pas.

En quoi la photographie joue-t-elle un rôle majeur dans la vie de Yara [Ebla Mari] ?

Elle veut devenir photographe depuis toujours. Je ne crois pas qu'elle soit photographe professionnelle, mais la photo fait partie de son identité. L'appareil photo est par ailleurs un cadeau de son père et l'outil qui lui permet de s'exprimer. Plus encore dans un pays étranger. Car où que l'on aille, en tant que photographe, on est toujours frappé par sa première impression – par ce que l'on voit en premier.

Comment avez-vous accompagné Ebla ?

Mes conseils n'étaient pas du tout techniques. Je voulais surtout faire en sorte qu'elle ait un appareil photo correspondant à son âge, au contexte dans lequel elle évolue et à ses origines. Elle avait donc un très bon appareil photo, mais

un appareil d'une dizaine d'années avec un objectif bon marché qui, pour autant, peut tout photographier. C'était un parti-pris. Pour qu'Ebla adopte l'état d'esprit d'un photographe, on a passé quelques jours à se balader dans les rues de Newcastle. Encore une fois, je n'ai pas cherché à lui donner des conseils techniques, mais à lui transmettre une approche et des intentions. Si on aborde quelqu'un avec humour, et sincérité, la personne vous renverra la même chose. Cette attitude commence avant même de partir de chez soi le matin. On doit se poser des questions : « Qu'est-ce que j'ai envie de voir en sortant de chez moi ? Qu'est-ce que je vais rechercher ? Qu'est-ce qui me pousse à prendre telle ou telle photo ? Qu'est-ce que je vais montrer ? » La photographie, quand on la pratique bien, est une formidable discipline qui révèle ce qu'on a photographié, mais qui parle aussi de celui qui prend la photo.

On découvre deux ensembles de photos dans le film. Comment les avez-vous prises ?

L'idée, c'est que toutes les photos que l'on voit dans le film sont prises par Yara. Pendant le générique, Yara débarque dans un comité d'accueil plutôt hostile. Ses photos, que l'on aperçoit, sont censées être instinctives, spontanées, comme des instantanés pris à la volée de scènes dont elle a été témoin quand sa famille est arrivée au village. Par la suite, Yara organise un diaporama pour montrer à la communauté les résultats qu'elle a obtenus avec cet appareil photo. Au moins trois photos ont vraiment été prises par Ebla. Mon intention était de faire en sorte qu'elle soit capable de prendre certaines de ces photos : à chaque fois qu'on la voit à l'écran avec son appareil, elle prend des photos. Certains de ces clichés se sont retrouvés dans le diaporama. Je n'ai pas tant cherché à lui expliquer comment on s'y prend,

mais pourquoi on prend des photos : quelle est la raison d'être d'un photographe ? Comment nouer des liens avec les gens qu'on prend en photo ?

SHAM ZIAD DIRECTEUR CASTING ACTEURS SYRIENS

Quelle a été votre fonction sur THE OLD OAK ?

J'ai piloté le casting des acteurs syriens : j'ai parfois joué les traducteurs, j'expliquais aux membres des familles syriennes à quelle heure ils devaient arriver sur le plateau le lendemain, ce qu'ils devaient porter, etc. Quand ils arrivaient, je les accueillais, je les emmenais à l'habillage, je m'assurais qu'ils soient en forme et je leur demandais ce qu'ils pensaient de la scène.

Comment êtes-vous arrivé sur ce tournage ?

Je suis moi-même réfugié syrien. Je suis arrivé au Royaume-Uni il y a sept ans et il m'est déjà arrivé de faire le traducteur pour des familles syriennes. En novembre 2021, le conseil municipal de Gateshead m'a contacté pour savoir si je souhaiterais rencontrer Ken.

Est-ce que vous vous reconnaissez dans le parcours des familles syriennes du film ?

Personnellement, je n'ai pas été victime de racisme, mais certaines personnes de mon entourage y ont été confrontées. Le racisme existe, incontestablement. J'ai surtout été utile pour ma connaissance de la culture syrienne. Ou des accents et des noms syriens car nous avons beaucoup d'accents différents. On ne parle pas le même dialecte d'une ville à l'autre. Je tenais à ce que l'allure des familles, les accents et la prononciation de la langue soient le plus juste

possible. Je ne me suis pas occupé du casting des familles syriennes, mais on m'a donné leurs coordonnées et je les ai contactées pour mieux les connaître.

Comment êtes-vous arrivé au Royaume-Uni ?

J'ai quitté la Syrie en 2012 et je suis allé en Égypte car ma maison, à Damas, a été bombardée. Mon père disait que nous n'étions plus en sécurité si bien que nous sommes allés en Égypte. Nous nous sommes déclarés sous le statut de réfugiés en espérant qu'on nous envoie dans un autre pays. Nous avons attendu quatre ans avant qu'un pays européen – n'importe lequel – accepte de nous accueillir et on nous a contactés en 2016 pour savoir si nous étions prêts à partir. Nous avons répondu que nous l'étions, bien entendu, car nous savions qu'en tant que Syriens, nous n'étions pas non plus en sécurité en Égypte. En janvier 2017, nous sommes partis au Royaume-Uni. J'étais heureux. Nous sommes en sécurité, je peux enfin m'installer quelque part sans avoir à craindre de repartir à chaque instant.

Quand, dans le film, vous avez vu des familles de réfugiés transportées en cars vers des communautés du nord-est, qu'avez-vous pensé ?

C'est ce qui m'est arrivé. On a le sentiment d'être perdu. On ne sait plus comment faire pour repartir à zéro. On doit laisser de côté son passé et tout recommencer – il faut apprendre une nouvelle langue et découvrir une nouvelle culture. Par exemple, on peut aller au commissariat et parler à un policier en Angleterre. En Syrie, c'est impossible. On peut s'entretenir avec un enseignant à l'école ou à l'université en Angleterre. En Syrie, il faut s'adresser aux enseignants en y mettant toutes les formes. Ce sont d'infimes détails mais on n'y est pas habitués.

Qu'avez-vous pensé du nord-est en arrivant ?

Pour être honnête, c'était déprimant. Je suis arrivé dans la région à l'âge de 26 ans et je ne savais pas quoi faire. Je n'arrivais pas à m'intégrer, je n'avais pas de vie sociale ni d'amis. Aujourd'hui, je suis étudiant en Master de relations internationales, spécialisé dans les conflits et la sécurité. En gros, quand je suis arrivé à Gateshead, le conseil municipal s'est occupé de moi. Une assistante sociale accompagne les réfugiés pour qu'ils trouvent du travail et me concernant, quand ils ont vu que j'avais plutôt un bon anglais, ils m'ont aidé à progresser afin que je puisse entrer à l'université.

Que pensez-vous de l'histoire que raconte THE OLD OAK ?

Elle est formidable, très touchante, et je crois qu'elle va plaire à beaucoup de gens. Le film évoque les souffrances que connaissent les familles syriennes. Ce n'est pas facile de refaire sa vie dans un autre pays. Nous n'avons pas eu le choix. Nous avons été contraints de quitter notre pays.



A photograph of Ken Loach on a film set. He is an older man with white hair, wearing glasses, a light blue button-down shirt, and a dark grey blazer. He is pointing his right index finger towards the right side of the frame. The background is a blurred film set with various pieces of equipment and people.

KEN LOACH RÉALISATEUR

Ken Loach est un acteur et réalisateur britannique, né le 17 juin 1936. Élève brillant, il étudie le droit à Oxford. Très intéressé par l'art dramatique, il débute en tant que comédien, avant de devenir assistant metteur en scène au Northampton Repertory en 1961. Dans les années 60, il entre dans le monde de la télévision, et se distingue rapidement grâce à son téléfilm à forte connotation sociale *CATHY COME HOME* en 1966. Vers la fin des années 60, il commence à réaliser des films pour le cinéma. Il connaît un succès critique et public dans son pays avec son deuxième film, *KES*, présenté à Cannes à la Semaine de la Critique en 1970. En 1971, *FAMILY LIFE* est salué par les cinéphiles européens et remporte le Prix FIPRESCI au Festival de Berlin. Ken Loach se consacre essentiellement au petit écran durant les années 70. En 1981, il entre pour la première fois dans la course à la Palme d'or avec *REGARDS ET SOUOIRES*. Les années 90 marquent le triomphe de Loach avec la réalisation d'une série de films populaires à thème social ou historique acclamés par la critique : *RIFF-RAFF* (1991), *CARLA'S SONG* (1996), *LADYBIRD* (1994), etc. Il est d'ailleurs nommé trois fois au Festival de Cannes pendant cette période. Il remporte notamment le prix du Jury en 1990 pour *SECRET DÉFENSE* et en 1993 pour *RAINING STONES*. En 2006, il obtient la Palme d'or du 59ème Festival de Cannes pour *LE VENT SE LÈVE* puis la seconde en 2016 avec *MOI, DANIEL BLAKE*. Il devient alors le huitième cinéaste à être doublement palmé, et le festival compte 13 fois ses films à Cannes. En 2019, il présente *SORRY WE MISSED YOU* en Compétition au Festival de Cannes. Il est de retour en 2023 au Festival de Cannes en Compétition avec *THE OLD OAK*.

- 2023** THE OLD OAK
- 2019** SORRY WE MISSED YOU
*Festival de Cannes 2019 –
Sélection Officielle – Compétition*
- 2016** MOI, DANIEL BLAKE
Festival de Cannes – Palme d’Or
- 2014** JIMMY’S HALL
- 2013** L’ESPRIT DE 45
- 2012** LA PART DES ANGES
*Festival de Cannes – Prix du Jury
Festival de San Sebastian – Prix du Public*
- 2011** ROUTE IRISH
- 2009** LOOKING FOR ERIC
Festival de Cannes – Prix du Jury Œcuménique
- 2007** IT’S A FREE WORLD
Festival de Venise – Prix du Meilleur Scénario
- 2006** LE VENT SE LÈVE
*Festival de Cannes – Palme d’Or
European Film Awards – Prix de la Meilleure Photographie
Irish Film and Television Awards – Meilleur film et Prix du Public
British Independent Film Awards – Prix Spécial du Jury*
- 2004** JUST A KISS
*César du Meilleur Film Européen 2005
Festival de Berlin – Prix du Jury Œcuménique*
- 2002** SWEET SIXTEEN
Festival de Cannes – Prix du Scénario
- 2001** THE NAVIGATORS
Festival de Venise – Children and Cinema Award
- 2000** BREAD AND ROSES
Festival de Temecula Valley – Prix du Jury
- 1998** MY NAME IS JOE
*Festival de Cannes –
Prix d’Interprétation masculine pour Peter Mullan
British Independent Film Awards –
Prix du Meilleur Réalisateur britannique*
- 1996** CARLA’S SONG
- 1995** LAND OF FREEDOM
*César du Meilleur Film Étranger 1995
Festival de Cannes – Prix FIPRESCI et Prix du Jury Œcuménique*
- 1994** LADYBIRD
Festival de Berlin – Prix du Jury Œcuménique
- 1993** RAINING STONES
*Festival de Cannes – Prix du Jury
Evening Standard British Film Awards – Prix du Meilleur Film*
- 1991** RIFF-RAFF
*European Film Awards – Prix du Meilleur Film
Festival de Cannes – Prix FIPRESCI*
- 1990** SECRET DÉFENSE
*Festival de Cannes – Prix du Jury
Mention Spéciale du Jury Œcuménique*
- 1986** FATHERLAND
- 1981** REGARDS ET SOURIRES
Festival de Cannes – Mention Spéciale du Jury Œcuménique
- 1979** BLACK JACK
- 1971** FAMILY LIFE
Festival de Berlin – Prix FIPRESCI
- 1969** KES
- 1967** PAS DE LARMES POUR JOY



LISTE ARTISTIQUE

Dave Turner	TJ Ballantyne
Ebla Mari	Yara
Claire Rodgeron	Laura
Trevor Fox	Charlie
Chris McGlade	Vic
Col Tait	Eddy
Jordan Louis	Garry
Chrissie Robinson	Erica
Chris Gotts	Jaffa Cake
Jen Patterson	Maggie
Arthur Oxley	Archie
Joe Armstrong	Joe
Andy Dawson	Micky
Maxie Peters	Tommy

LISTE TECHNIQUE

Réalisé par	Ken Loach
Écrit par	Paul Laverty
Décors	Fergus Clegg
Image	Robbie Ryan
Son	Ray Beckett
Monteur son	Kevin Brazier
Casting	Kahleen Crawford
Costumes	Joanne Slater
Maquillage et coiffure	Anita Brolly
Assistant réalisateur	Jamie Hamer
Directeur de production	Eimhear McMahon
Montage	Jonathan Morris
Musique	George Fenton
Producteurs exécutifs	Pascal Caucheteux, Grégoire Sorlat, Vincent Maraval
Productrice	Rebecca O'Brien
Une coproduction	Sixteen Films, Why Not Productions, Goodfellas, BFI, BBC Film, Les Films du Fleuve, France 2 Cinéma, Canal +, France Télévisions, Le Pacte, Cinéart, Ciné +, VOO, Be tv et Casa Kafka Pictures
Distribution France	Le Pacte
Ventes Internationales	Goodfellas

© Sixteen Oak Limited, Why Not Productions, Goodfellas, Les Films du Fleuve, British Broadcasting Corporation, France 2 Cinéma and The British Film Institute 2023
Photos © SIXTEEN OAK LIMITED, WHY NOT PRODUCTIONS